



ECRIRE ENSEMBLE CP-CE-CM TEXTES SUR LA PEUR

A lire, à entendre et à partager...



Florilège de textes et d'extraits de textes...

Il n'y a pas d'indications concernant l'âge des élèves, les enseignants connaissent leur auditoire et sauront choisir les textes les plus adaptés....

2022-2023

GRUPE DEPARTEMENTAL MAITRISE DE LA LANGUE DES HAUTS DE SEINE

Twitter : @GDMDL92

<http://www.pedagogie92.ac-versailles.fr/category/maitrise-de-la-langue/>

J'ai peur un peu

Parfois la nuit,
J'ai peur un peu
J'entends des bruits,
Je ferme les yeux
Et puis je compte,
1, 2, 3, 4
Est-ce un fantôme
ou un mille pattes ?
Je compte encore,
1, 2, 3, 4
J'ai du courage...
Je me rendors !

Nadyne

Comptine extraite de la pièce pour les enfants :
Le secret du grenier, 2010



Conseils donnés par une sorcière

(À voix basse, avec un air épouvanté, à l'oreille du lecteur.)

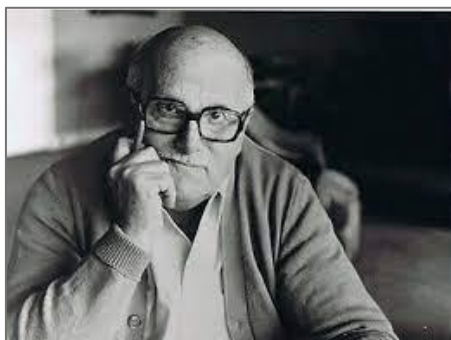
Retenez-vous de rire
dans le petit matin !
N'écoutez pas les arbres
qui gardent les chemins !

Ne dites votre nom
à la terre endormie
qu'après minuit sonné !
A la neige, à la pluie
ne tendez pas la main !

N'ouvrez votre fenêtre
qu'aux petites planètes
que vous connaissez bien !

Confidence pour confidence :
Vous qui venez me consulter,
méfiance, méfiance !
On ne sait pas ce qui peut arriver.

Jean TARDIEU,
Poète et auteur dramatique français né en 1903
et mort en 1995.



La peur

Un beau matin
Il n'avait peur de personne
Il n'avait peur de rien
Mais un matin un beau matin
Il croit voir quelque chose
Mais il dit Ce n'est rien
Et il avait raison
Avec sa raison sans nul doute
Ce n'était rien
Mais le matin ce même matin
Il croit entendre quelqu'un
Et il ouvrit la porte
Et il la referma en disant
Personne
Et il avait raison
Avec sa raison sans nul doute
Il n'y avait personne
Mais soudain il eut peur
Et il comprit qu'il était seul
Mais qu'il n'était pas tout seul
Et c'est alors qu'il vit
Rien en personne devant lui

Histoires, Jacques Prévert (1946)



Le Petit Poucet

[...] Le Père et la Mère les menèrent dans l'endroit de la Forêt le plus épais et le plus obscur, et dès qu'ils y furent, ils gagnèrent un faux-fuyant et les laissèrent là. Le petit Poucet ne s'en chagrina pas beaucoup, parce qu'il croyait retrouver aisément son chemin par le moyen de son pain qu'il avait semé partout où il avait passé ; mais il fut bien surpris lorsqu'il ne put en retrouver une seule miette; les oiseaux étaient venus qui avaient tout mangé.

Les voilà donc bien affligés, car plus ils marchaient, plus ils s'égarèrent, et s'enfonçaient dans la forêt. La nuit vint, et s'éleva un grand vent qui leur faisait des peurs épouvantables. Ils croyaient n'entendre de tous côtés que des hurlements de loups qui venaient à eux pour les manger. Ils n'osaient presque se parler ni tourner la tête. Il survint une grosse pluie qui les perça jusqu'aux os ; ils glissaient à chaque pas et tombaient dans la boue, d'où ils se relevaient tout crottés, ne sachant que faire de leurs mains.

Charles Perrault, Le Petit Poucet



Texte intégral <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/4127684>

Une histoire sombre, très sombre

Il était une fois un pays sombre, très sombre.

Dans ce pays, il y avait un bois sombre, très sombre.

Dans ce bois, il y avait un château sombre, très sombre.

Devant ce château, il y avait une porte sombre, très sombre.

Derrière cette porte, il y avait une salle sombre, très sombre.

Dans cette salle, il y avait un escalier sombre, très sombre.

En haut de cet escalier, il y avait un couloir sombre, très sombre.

Dans ce couloir, il y avait un rideau sombre, très sombre.

Derrière ce rideau, il y avait une chambre sombre, très sombre.

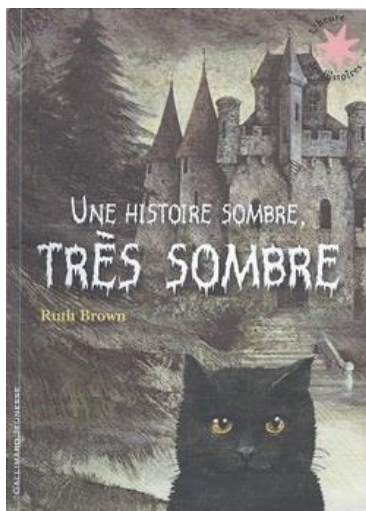
Dans cette chambre, il y avait une armoire sombre, très sombre.

Dans cette armoire, il y avait un coin sombre, très sombre.

Dans ce coin, il y avait Une boîte sombre, très sombre.

Et, dans cette boîte, il y avait... UNE SOURIS !

Ruth Browne



Ed. Gallimard, 1981

A écouter :

- Version anglaise : <https://www.classecm2frau.com/english-books>
- Version française <https://www.youtube.com/watch?v=xsHh6tfcaTA>
- 2 versions par des élèves d'UPE2A <https://upe2a-alain-fournier.blog.ac-lyon.fr/2020/11/12/une-autre-histoire-sombre-tres-sombre/>

Il y a un alligator sous mon lit de Mercer Mayer

Il y a un alligator sous mon lit. Quand je vais me coucher, je dois faire très attention, parce que je SAIS qu'il est là !

Pourtant, dès que je me penche pour le voir, il se cache. Alors, j'appelle Papa et Maman. Ils viennent dans ma chambre, mais ils ne voient rien du tout.

Je dois donc résoudre tout seul ce problème d'alligator. Je descends dans la cuisine pour choisir des appâts. Je remplis un grand sac en papier de choses que les alligators aiment manger.

Dans le garage, je dépose un sandwich au beurre de cacahuètes, des fruits et de la tarte aux pommes.

Je sème des biscuits au chocolat dans le hall... et, sur chaque marche de l'escalier, je dépose un légume frais.

Juste à côté de mon lit, je mets une bouteille d'orangeade et des bonbons.

Puis j'attends...

Le voilà ! C'est lui ! Il va chercher à manger.

Je me cache dans le vestiaire, puis, je le suis jusqu'en bas. Ensuite dans le hall. Il traverse la cuisine et se faufile dans le garage.

Vite, je claque la porte derrière lui et je l'enferme à double tour.

Voilà ! Je peux retourner me coucher.

Il ne reste pas la moindre miette à nettoyer.

Mais maintenant il y a un alligator dans le garage.

Je me demande ce qui va se passer quand Papa voudra prendre la voiture demain matin...

Mieux vaut lui laisser un message !



Gallimard jeunesse

A écouter : <https://www.youtube.com/watch?v=Z01TfkUOhg>

QUI A PEUR DE QUOI ?

Grégoire a peur du noir. Basile a peur des crocodiles. Adrien, lui, n'a peur de rien. Ni de l'orage qui gronde la nuit. Ni de jouer avec les serpents du zoo d'à côté. Alors, parfois, Adrien énerve un peu Grégoire et Basile...

Eléonore a peur des dinosaures. Lou a peur de perdre son doudou. Mélie a peur des tigres sous son lit. Mais Adrien n'a peur de rien. Ni de prêter son doudou au chien du voisin. Ni des promenades à dos de diplodocus. Ni même des coups de griffes de son félin. Alors parfois, Adrien fatigue un peu Mélie, Eléonore et Lou...

Enzo a peur de l'eau. Timothée a peur des insectes et des araignées. Bérengère a peur des sorcières. Charlotte a peur de faire pipi dans sa culotte. Mais Adrien n'a peur de rien. Ni des requins. Ni des moustiques qui piquent. Ni d'être transformé en crapaud. Ni même de viser à côté du pot... Alors, parfois, Enzo, Timothée, Bérengère et Charlotte en ont un peu marre des histoires d'Adrien... Adrien regarde autour de lui... Tous ses copains sont partis... Grégoire, Basile, Lou, Eléonore, Mélie, Enzo, Timothée, Bérengère et Charlotte...

Adrien ne se sent pas très bien. Il tremble, il pleure, il transpire, il frissonne, il a mal au ventre... « Adrien ? Tu as peur ? - Ne t'en fais pas ! On est là ! Tu n'es pas tout seul ! - Et on veut bien jouer avec toi... C'est rassurant d'avoir un copain qui n'a presque peur de rien ! » Soudain, Adrien se sent mieux. Il ne tremble plus, ne pleure plus, ne transpire plus, ne frissonne plus, et son mal de ventre a disparu... Comme par magie ! Adrien n'est plus tout seul. Il n'a plus peur du tout !

Coralie Saudo



Les Poules

– Je parie, dit madame Lepic, qu’Honorine a encore oublié de fermer les poules.

C’est vrai. On peut s’en assurer par la fenêtre. Là-bas, tout au fond de la grande cour, le petit toit aux poules découpe, dans la nuit, le carré noir de sa porte ouverte.

– Félix, si tu allais les fermer ? dit madame Lepic à l’aîné de ses trois enfants.

– Je ne suis pas ici pour m’occuper des poules, dit Félix, garçon pâle, indolent et poltron.

– Et toi, Ernestine ?

– Oh ! moi, maman, j’aurais trop peur !

Grand frère Félix et sœur Ernestine lèvent à peine la tête pour répondre. Ils lisent, très intéressés, les coudes sur la table, presque front contre front.

– Dieu, que je suis bête ! dit madame Lepic. Je n’y pensais plus. Poil de Carotte, va fermer les poules !

Elle donne ce petit nom d’amour à son dernier-né, parce qu’il a les cheveux roux et la peau tachée. Poil de Carotte, qui joue à rien sous la table, se dresse et dit avec timidité :

– Mais, maman, j’ai peur aussi, moi.

– Comment ? répond madame Lepic, un grand gars comme toi ! c’est pour rire. Dépêchez-vous, s’il te plaît !

– On le connaît ; il est hardi comme un bouc, dit sa sœur Ernestine.

– Il ne craint rien ni personne, dit Félix, son grand frère.

Ces compliments enorgueillissent Poil de Carotte, et, honteux d’en être indigne, il lutte déjà contre sa couardise. Pour l’encourager définitivement, sa mère lui promet une giflette.

– Au moins, éclairez-moi, dit-il.

Madame Lepic hausse les épaules, Félix sourit avec mépris. Seule pitoyable, Ernestine prend une bougie et accompagne petit frère jusqu’au bout du corridor.

– Je t’attendrai là, dit-elle.

Mais elle s’enfuit tout de suite, terrifiée, parce qu’un fort coup de vent fait vaciller la lumière et l’éteint.

Poil de Carotte, les fesses collées, les talons plantés, se met à trembler dans les ténèbres. Elles sont si épaisses qu’il se croit aveugle. Parfois une rafale l’enveloppe, comme un drap glacé, pour l’emporter. Des renards, des loups même, ne lui soufflent-ils pas dans ses doigts, sur sa joue ? Le mieux est de se

précipiter, au juger, vers les poules, la tête en avant, afin de trouer l'ombre. Tâtonnant, il saisit le crochet de la porte. Au bruit de ses pas, les poules effarées s'agitent en gloussant sur leur perchoir. Poil de Carotte leur crie :

– Taisez-vous donc, c'est moi !

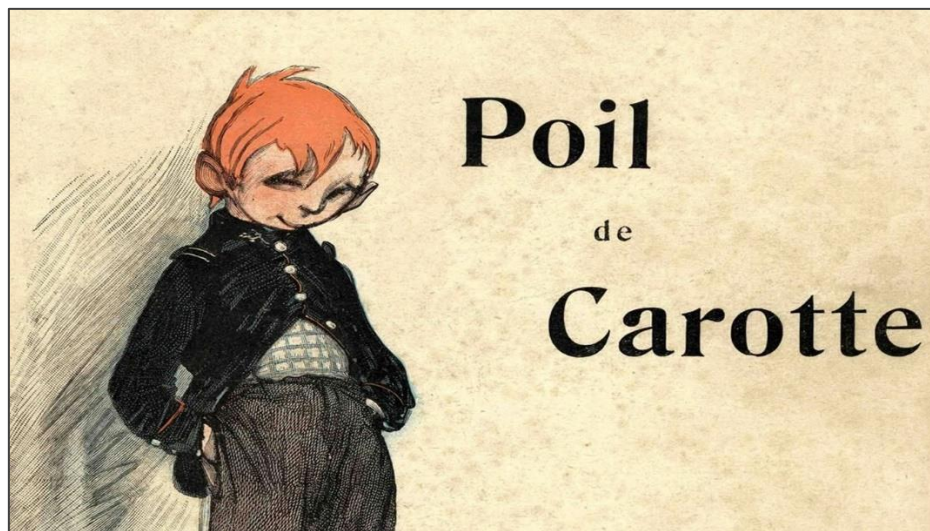
Ferme la porte et se sauve, les jambes, les bras comme ailés. Quand il rentre, haletant, fier de lui, dans la chaleur et la lumière, il lui semble qu'il échange des loques pesantes de boue et de pluie contre un vêtement neuf et léger. Il sourit, se tient droit, dans son orgueil, attend les félicitations, et maintenant hors de danger, cherche sur le visage de ses parents la trace des inquiétudes qu'ils ont eues.

Mais grand frère Félix et sœur Ernestine continuent tranquillement leur lecture, et madame Lepic lui dit, de sa voix naturelle :

– Poil de Carotte, tu iras les fermer tous les soirs.

Poil de carotte — Extrait Poil de carotte (1894)

Jules RENARD



Chair de poule

Quand le loup souffle sur la maison

Des 3 pauvres petits cochons

Ça donne la chair de poule

Ça file des frissons

Quand l'ogre au fond de la forêt

Croque ses 7 enfants tout frais

Je n'ose plus bouger

Tellement ça m'effraie

Quand la sorcière fait dans sa marmite

De la bave de grenouille bien cuite

J'ai le cœur qui palpite

De plus en plus vite

Quand les fantômes dans le grenier

Marchent et font craquer le plancher

Ça me donne des angoisses

J'ai le sang qui se glace

Agnès Ceccaldi *L'atelier des images et des sons- Les sentiments Nathan*



Frisson l'écureuil

Frisson l'écureuil ne quitte jamais son arbre.

Il y est bien. En sécurité ! L'inconnu, c'est beaucoup trop risqué quand on est un écureuil trouillard.

Alors, il préfère de loin rester dans son arbre douillet !

Dans la vie de Frisson l'écureuil, chaque jour ressemble au précédent. Tout est prévu, tout est sous contrôle

MAIS imaginons (c'est une simple supposition, bien sûr) qu'un événement IMPRÉVU arrive. Pas de problème ! Frisson est équipé pour affronter toutes les situations.

Avec sa trousse de secours bien en main, Frisson l'écureuil surveille les environs. Jusqu'au jour où...

Pris de panique, Frisson lâche sa précieuse trousse, qui dégringole de l'arbre. Cela ne faisait PAS partie du plan !

Frisson plonge dans le vide pour tenter de la rattraper.

Grave erreur : le parachute est dans la trousse de secours ! C'est alors qu'une chose incroyable se produit... Il plane ! Frisson n'est pas un écureuil ordinaire.

C'est un écureuil VOLANT !

Frisson oublie complètement l'abeille tueuse. Il oublie même les araignées, les orties, les extraterrestres, les microbes et les requins.

Il est fou de joie ! Audacieux ! Confiant ! Vivant !

Puis il s'écrase dans un buisson.

Finalement, Frisson se rend compte que l'inconnu n'a rien de terrifiant aujourd'hui. Et il remonte dans son arbre. Après cette aventure palpitante, il décide de changer son mode de vie de manière radicale...

NB : Quant à la trousse de secours, Frisson l'écureuil n'est pas très pressé d'aller la récupérer...

Mélanie Watt, Bayard Jeunesse



Hänsel et Gretel

Il était une fois un bûcheron qui vivait dans la forêt avec sa femme et ses deux enfants Hänsel et Gretel. Le père travaillait dur, mais la misère s'étant abattue sur le pays, il ne pouvait plus nourrir toute sa famille. Plutôt que de voir ses enfants mourir de faim, la femme du bûcheron décida de les abandonner dans la forêt.

- Nous leur donnerons un bout de pain à chacun, dit-elle, puis nous irons travailler et nous les laisserons seuls.

Mais Hänsel avait tout entendu et, habitué à se tirer d'embarras, il sortit de la maison sans se faire remarquer et remplit ses poches de jolis cailloux blancs. Puis il se recoucha sans faire de bruit.

Le lendemain matin, toute la famille partit dans la forêt pour chercher du bois. Tandis qu'ils marchaient, Hänsel jetait çà et là quelques cailloux blancs. Lorsqu'ils furent arrivés au cœur de la forêt, le père dit à ses enfants :

- Reposez-vous et, pendant ce temps, votre mère et moi nous irons couper du bois. Mais ils ne revinrent jamais.

Lorsqu'il se réveilla, Hänsel rassura sa sœur :

- Ne crains rien, nous allons retrouver notre chemin grâce aux petits cailloux blancs que j'ai semés.

Le lendemain, leurs parents décidèrent d'aller encore plus loin dans la forêt. Cette fois, Hänsel ne put faire provision de petits cailloux blancs qu'il remplaça par des miettes du pain que sa mère lui avait donné. Les parents se mirent au travail, et Hänsel et Gretel s'endormirent sur un lit de mousse. Lorsqu'ils se réveillèrent, ils étaient seuls et il faisait presque nuit. Et lorsqu'ils voulurent rentrer chez eux, plus de miettes ! Les oiseaux avaient tout mangé. Ils marchèrent, marchèrent toute la nuit, puis toute la journée et finirent par arriver près d'une étrange maisonnette faite de pain d'épice, de sucre candi et de biscuit. Ils étaient si affamés qu'ils se précipitèrent.

- Grigno, grignon, grignotons, qui grignote ma maison ? fit une voix, et une vieille femme sortit de la maison. Elle écouta les explications des enfants, les invita à partager son repas et les coucha dans deux lits douillet. Gretel et son frère se crurent au paradis. En fait, lorsqu'ils se réveillèrent, Hänsel était enfermé dans une cage, et ils comprirent que la femme était une méchante sorcière. Celle-ci dit à Gretel :

- Va puiser de l'eau et prépare le repas pour ton frère, il faut qu'il engraisse, car je veux le faire cuire et le manger.

Chaque matin, la vieille sorcière s'approchait de la cage et ordonnait à Hänsel de lui tendre l'un de ses doigts pour voir s'il avait engraisé. Mais elle avait de mauvais yeux et ne s'aperçut pas que le petit garçon lui tendait en fait un morceau de bois. « Comment fait-il pour rester aussi maigre, alors que je le nourris comme un prince », se disait-elle.

Plusieurs jours passèrent et Hänsel semblait toujours aussi maigre, si bien que la sorcière finit par perdre patience et décida de le faire cuire tout de même. Elle dit à Gretel de faire chauffer le four, puis de lui dire lorsqu'il serait assez chaud. Mais Gretel lui demanda :

- Comment vais-je faire pour entrer ma tête là-dedans ?

- Petite bécasse, l'ouverture est bien assez grande, regarde !

Et elle ouvrit la porte du four et y passa la tête. Alors Gretel, sans perdre un instant, poussa la sorcière dans le feu, ferma la lourde porte de fer et s'empressa d'aller libérer son frère. Comme ils n'avaient plus rien à craindre, ils fouillèrent la maison et découvrirent un coffre débordant de bijoux et de pièces d'or, dont ils se remplirent les poches. Ils marchèrent de nouveau longtemps, très longtemps, et finirent par arriver au bord d'une rivière où deux cygnes blancs les aidèrent à traverser.

Ils marchèrent encore et, guidés par un hibou, retrouvèrent enfin leur maison. Seul leur père leur ouvrit les bras, car sa femme était morte de remords. Tous les trois jurèrent de ne plus se quitter. Ils vécurent ensemble très longtemps, sans jamais manquer de rien.

Adaptation du conte de Jacob Grimm et Wilhelm Grimm



L'arbre sans fin

[...]

Hipollène marche encore pendant des heures immenses. Peut-être que ses pieds vont s'user jusqu'au menton, ou même jusqu'aux dents. Au loin, elle aperçoit une minuscule lueur. C'est une loupiote perchée sur une bosse de noir.

Elles deviennent tout de suite amies. Et la loupiote s'installe dans les cheveux d'Hipollène pour lui éclairer la route. Elles retrouvent l'escalier fatigué qui n'est pas content. Hipollène saute au milieu des miroirs. Elle doit faire vite. Les faux miroirs ne connaissent pas la loupiote. Ils n'ont pas encore eu le temps d'inventer son reflet. Hipollène plonge dans le vrai miroir. C'est le seul qui reflète la loupiote dans ses cheveux.

Derrière le vrai miroir, c'est le palais des Moiselles D'Égypte. D'où l'on voit le monde entier, aussi loin que les yeux peuvent voir. Une Moiselle s'approche d'Hipollène et lui donne une grosse perle. Maintenant, elle a exactement le même collier que sa mère. Hipollène entend la chanson de son arbre, mélangée aux chansons d'autres arbres. Il y en a beaucoup.

Hipollène prend un escalier et descend vers son arbre. Elle n'arrête pas de penser.

C'est comme une voix dans sa tête qui répète doucement : Mon arbre n'est pas sans fin. J'ai vu ses bords. Et après, il y a d'autres arbres. Des centaines de centaines d'arbres.

Et voilà que passe la septième Saison Merveilleuse. Et la voix dans la tête d'Hipollène lui parle toujours. Elle dit : La grosse perle est une graine. La grosse perle est une graine d'arbre.

Mais Ortic est encore là. Prêt à mordre, caché au même endroit. Il bondit sur Hipollène qui devenu très brave. Je n'ai pas peur de toi ! hurle Ortic. Moi non plus, je n'ai pas peur de moi ! répond Hipollène. Ça tue aussitôt le monstre, qui se met à pourrir sur pied comme une vieille salade moisie. Hipollène grimpe dans les racines, elle remonte chez elle. En fait, un seul jour a passé. Autour de la maison, les feuilles murmurent comme d'habitude.

Devant la maison, sa mère l'aperçoit, et lui fait un signe de main, et la serre très fort dans ses bras. Pendant que son père lui fabrique une épuisette rien que pour elle, sa mère lui fait une coiffure de grande fille. Dehors, l'arbre s'endort. Hipollène pense à son nouveau nom : Hipollène-La-Découvreuse.

Claude Ponti



C'est bien de lire un livre qui fait peur.

On est dans sa chambre, c'est l'hiver. Les volets sont bien fermés. On entend le vent qui souffle au-dehors. Les parents sont allés se coucher, eux aussi. Ils croient qu'on a éteint depuis longtemps. Mais on n'a vraiment pas envie de dormir. On a juste gardé la lumière de la petite lampe de chevet qui fait un cercle jusqu'au milieu des couvertures. Au-delà, l'obscurité de la chambre est plus mystérieuse.

On a hésité longtemps avant de choisir le livre. Agatha Christie ne fait pas peur, on suit trop l'enquête et on ne fait pas attention au reste. Les aventures de Sherlock Holmes, c'est mieux avec les brouillards, les chiens, les chemins de fer parfois. Mais il y a trop de dialogues, et Sherlock est si sûr de lui – on ne peut pas penser qu'il va être vaincu. Finalement, on a choisi L'Île au trésor.

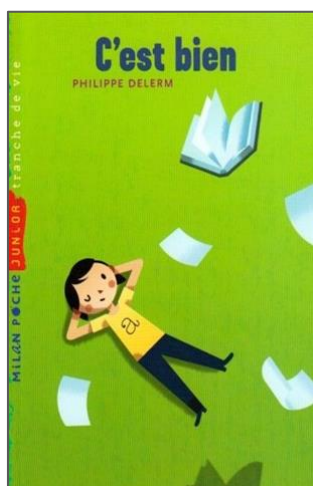
On a bien fait. Dès le début du livre, il y a une ambiance extraordinaire, avec cette auberge près d'une falaise. C'est toujours la tempête là-bas ; on a l'impression que c'est toujours la nuit aussi, avec la mer qui gronde tout près. Et puis Jim Hawkins, le héros, se retrouve vite avec sa mère à L'Amiral Benbow.

À sa place, on serait mort de terreur. Le vieux pirate réclame du rhum et se met en colère sans qu'on sache pourquoi. Mais le plus effrayant, c'est quand les autres pirates débarquent dans le pays à la recherche de leur ancien complice. C'est une nuit de pleine lune, et l'aveugle donne des coups de canne sur la route blanche en criant :

- N'abandonnez pas le vieux Pew, camarades ! Pas le vieux Pew !

Il y a une illustration en couleurs avec cette image, du noir, du mauve, du blanc. C'est un livre un peu vieux, avec seulement quelques images – il n'y en aura pas d'autres avant au moins trente pages. On reste longtemps à regarder celle-là. Parfois, quand on s'endort, on a peur de devenir aveugle pendant la nuit, alors on se met dans la peau du vieux Pew – et c'est étrange, parce qu'en même temps on a peur qu'il vous donne un coup de canne. Heureusement, près de soi, on a la petite lumière bleue du radio-réveil et le poster de Droopy, mais on a l'impression qu'ils sont partis en Angleterre eux aussi, au pays du rhum, de la colère et des naufrages. C'est dangereux de s'endormir là-bas, mais on voudrait quand même – on dort si bien près du danger, et les draps sont si chauds, près de la pluie. C'est bien de se faire peur en lisant L'île au trésor.

Philippe Delerm, C'est bien, Milan Poche, 2007.



Soupçon

J'ai tout de suite compris qu'il s'était passé quelque chose de grave. Dès que je l'ai vu. Il avait sauté sur mon lit et il se léchait les babines d'une manière qui m'a semblé bizarre. Je ne saurais expliquer pourquoi, mais ça me semblait bizarre. Je l'ai regardé attentivement, et lui me fixait avec ses yeux de chat incapables de dire la vérité. Bêtement, je lui ai demandé :

- Qu'est-ce que tu as fait ?

Mais lui, il s'est étiré et a sorti ses griffes, comme il fait toujours avant de se rouler en boule pour dormir. Inquiet, je me suis levé et je suis allé voir le poisson rouge dans le salon. Il tournait paisiblement dans son bocal, aussi inintéressant que d'habitude. Cela ne m'a pas rassuré, bien au contraire. J'ai pensé à ma souris blanche. J'ai essayé de ne pas m'affoler, de ne pas courir jusqu'au cagibi où je l'ai installée. La porte était fermée. J'ai vérifié cependant si tout était en ordre. Oui, elle grignotait un morceau de pain rassis, bien à l'abri dans son panier d'osier. J'aurais dû être soulagé.

Mais en regagnant ma chambre, j'ai vu que la porte du balcon était entrouverte. J'ai poussé un cri et mes mains se sont mises à trembler. Malgré moi, j'imaginai le spectacle atroce qui m'attendait. Mécaniquement, à la façon d'un automate, je me suis avancé et j'ai ouvert complètement la porte vitrée du balcon. J'ai levé les yeux vers la cage du canari suspendue au plafond par un crochet. Étonné, le canari m'a regardé en penchant la tête d'un côté, puis de l'autre. Et moi, j'étais tellement hébété qu'il m'a fallu un long moment avant de comprendre qu'il ne lui était rien arrivé, qu'il ne lui manquait pas une plume.

Je suis retourné dans ma chambre et j'allais me rasseoir à mon bureau lorsque j'ai vu le chat soulever une paupière et épier mes mouvements. Il se moquait ouvertement de moi. Alors, j'ai eu un doute. Un doute horrible. Je me suis précipité dans la cuisine et j'ai hurlé quand j'ai vu...

Le monstre, il a osé ! Il a dévoré... Je me suis laissé tomber sur un tabouret, épouvanté, complètement anéanti.

Sans y croire, je fixais la table et l'assiette retournée... Il a dévoré mon gâteau au chocolat !

Histoires pressées, Bernard Friot



La peur

On dit qu'avant d'entrer dans la mer,
une rivière tremble de peur.
Elle regarde en arrière le chemin
qu'elle a parcouru, depuis les sommets,
les montagnes, la longue route sinueuse
qui traverse des forêts et des villages,
et voit devant elle un océan si vaste
qu'y pénétrer ne paraît rien d'autre
que devoir disparaître à jamais.
Mais il n'y a pas d'autre moyen.
La rivière ne peut pas revenir en arrière.
Personne ne peut revenir en arrière.
Revenir en arrière est impossible dans l'existence.
La rivière a besoin de prendre le risque
et d'entrer dans l'océan.
Ce n'est qu'en entrant dans l'océan
que la peur disparaîtra,
parce que c'est alors seulement
que la rivière saura qu'il ne s'agit pas
de disparaître dans l'océan,
mais de devenir océan.

Un poème extrait du livre "Le prophète" de Kalil Gibran



Les misérables de Victor Hugo

Tome II Cosette - Chapitre V La petite toute seule

Cosette est une petite fille, orpheline, qui vit en pension chez un couple terrible, les Thénardier. Ils traitent la pauvre enfant en servante et la font travailler sans répit. Le soir de Noël, on l'envoie chercher de l'eau dans la forêt. Là, un homme mystérieux lui vient en aide. Il se nomme Jean Valjean...

Il n'y avait que sept ou huit minutes de la lisière du bois à la source. Cosette connaissait le chemin pour l'avoir fait bien souvent le jour. Chose étrange, elle ne se perdit pas. Un reste d'instinct la conduisait vaguement. Elle ne jetait cependant les yeux ni à droite ni à gauche, de crainte de voir des choses dans les branches et dans les broussailles. Elle arriva ainsi à la source.

C'était une étroite cuve naturelle creusée par l'eau dans un sol glaiseux, profonde d'environ deux pieds, entourée de mousses et de ces grandes herbes gaufrées qu'on appelle collerettes de Henri IV, et pavée de quelques grosses pierres. Un ruisseau s'en échappait avec un petit bruit tranquille.

Cosette ne prit pas le temps de respirer. Il faisait très noir, mais elle avait l'habitude de venir à cette fontaine. Elle chercha de la main gauche dans l'obscurité un jeune chêne incliné sur la source qui lui servait ordinairement de point d'appui, rencontra une branche, s'y suspendit, se pencha et plongea le seau dans l'eau. Elle était dans un moment si violent que ses forces étaient triplées. Pendant qu'elle était ainsi penchée, elle ne fit pas attention que la poche de son tablier se vidait dans la source. La pièce de quinze sous tomba dans l'eau. Cosette ne la vit ni ne l'entendit tomber. Elle retira le seau presque plein et le posa sur l'herbe.

Cela fait, elle s'aperçut qu'elle était épuisée de lassitude. Elle eût bien voulu repartir tout de suite ; mais l'effort de remplir le seau avait été tel qu'il lui fut impossible de faire un pas. Elle fut bien forcée de s'asseoir. Elle se laissa tomber sur l'herbe et y demeura accroupie.

Elle ferma les yeux, puis elle les rouvrit, sans savoir pourquoi, mais ne pouvant faire autrement.

À côté d'elle l'eau agitée dans le seau faisait des cercles qui ressemblaient à des serpents de feu blanc.

Au-dessus de sa tête, le ciel était couvert de vastes nuages noirs qui étaient comme des pans de fumée. Le tragique masque de l'ombre semblait se pencher vaguement sur cet enfant. [...]

Sans se rendre compte de ce qu'elle éprouvait, Cosette se sentait saisir par cette énormité noire de la nature. Ce n'était plus seulement de la terreur qui la gagnait, c'était quelque chose de plus terrible même que la terreur. Elle frissonnait. Les expressions manquent pour dire ce qu'avait d'étrange ce frisson qui la glaçait jusqu'au fond du cœur. Son œil était devenu farouche. Elle croyait sentir qu'elle ne pourrait peut-être pas s'empêcher de revenir là à la même heure le lendemain.

Alors, par une sorte d'instinct, pour sortir de cet état singulier qu'elle ne comprenait pas, mais qui l'effrayait, elle se mit à compter à haute voix un, deux, trois, quatre, jusqu'à dix, et, quand elle eut fini, elle recommença. Cela lui rendit la perception vraie des choses qui l'entouraient. Elle sentit le froid à ses mains qu'elle avait mouillées en puisant de l'eau. Elle se leva. La peur lui était revenue, une peur naturelle et insurmontable. Elle n'eut plus qu'une pensée, s'enfuir ; s'enfuir à toutes jambes, à travers bois, à travers champs, jusqu'aux maisons, jusqu'aux fenêtres, jusqu'aux chandelles allumées. Son regard tomba sur le seau qui était devant elle. Tel était l'effroi que lui inspirait la Thénardier qu'elle

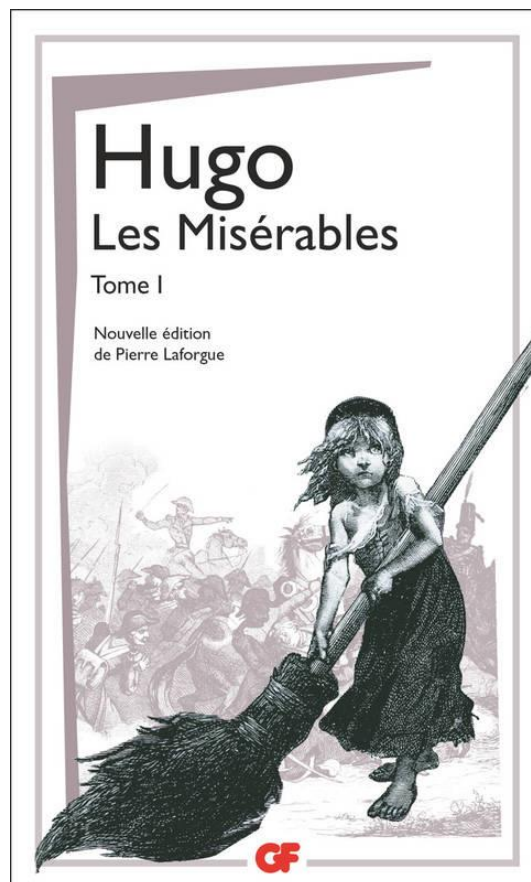
n'osa pas s'enfuir sans le seau d'eau. Elle saisit l'anse à deux mains. Elle eut de la peine à soulever le seau.

[...]

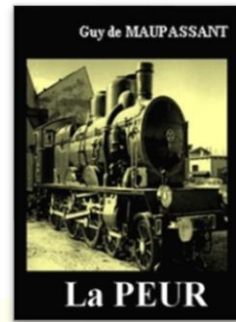
Cependant elle ne pouvait pas faire beaucoup de chemin de la sorte, et elle allait bien lentement. Elle avait beau diminuer la durée des stations et marcher entre chaque le plus longtemps possible, elle pensait avec angoisse qu'il lui faudrait plus d'une heure pour retourner ainsi à Montfermeil et que la Thénardier la battrait. Cette angoisse se mêlait à son épouvante d'être seule dans le bois la nuit. Elle était harassée de fatigue et n'était pas encore sortie de la forêt. Parvenue près d'un vieux châtaignier qu'elle connaissait, elle fit une dernière halte plus longue que les autres pour se bien reposer, puis elle rassembla toutes ses forces, reprit le seau et se remit à marcher courageusement. Cependant le pauvre petit être désespéré ne put s'empêcher de s'écrier : Ô mon Dieu ! mon Dieu !

En ce moment, elle sentit tout à coup que le seau ne pesait plus rien. Une main, qui lui parut énorme, venait de saisir l'anse et la soulevait vigoureusement. Elle leva la tête. Une grande forme noire, droite et debout, marchait auprès d'elle dans l'obscurité. C'était un homme qui était arrivé derrière elle et qu'elle n'avait pas entendu venir. Cet homme, sans dire un mot, avait empoigné l'anse du seau qu'elle portait.

Il y a des instincts pour toutes les rencontres de la vie. L'enfant n'eut pas peur.



La peur



Le train filait, à toute vapeur, dans les ténèbres.

Je me trouvais seul, en face d'un vieux monsieur qui regardait par la portière. On sentait fortement le phénol dans ce wagon du P.-L.-M., venu sans doute de Marseille.

C'était par une nuit sans lune, sans air, brûlante. On ne voyait point d'étoiles, et le souffle du train lancé nous jetait quelque chose de chaud, de mou, d'accablant, d'irrespirable.

Partis de Paris depuis trois heures, nous allions vers le centre de la France sans rien voir des pays traversés.

Ce fut tout à coup comme une apparition fantastique. Autour d'un grand feu, dans un bois, deux hommes étaient debout.

Nous vîmes cela pendant une seconde : c'était, nous sembla-t-il, deux misérables, en haillons, rouges dans la lueur éclatante du foyer, avec leurs faces barbues tournées vers nous, et autour d'eux, comme un décor de drame, les arbres verts, d'un vert clair et luisant, les troncs frappés par le vif reflet de la flamme, le feuillage traversé, pénétré, mouillé par la lumière qui coulait dedans.

Puis tout redevint noir de nouveau.

Certes, ce fut une vision fort étrange ! Que faisaient-ils dans cette forêt, ces deux rôdeurs ? Pourquoi ce feu dans cette nuit étouffante ?

Mon voisin tira sa montre et me dit :

— Il est juste minuit, monsieur, nous venons de voir une singulière chose.

J'en convins et nous commençâmes à causer, à chercher ce que pouvaient être ces personnages : des malfaiteurs qui brûlaient des preuves ou des sorciers qui préparaient un philtre ? On n'allume pas un feu pareil, à minuit, en plein été, dans une forêt, pour cuire la soupe ? Que faisaient-ils donc ? Nous ne pûmes rien imaginer de vraisemblable.

Et mon voisin se mit à parler... C'était un vieil homme, dont je ne parvins point à déterminer la profession. Un original assurément, fort instruit, et qui semblait peut-être un peu détraqué.

Mais sait-on quels sont les sages et quels sont les fous, dans cette vie où la raison devrait souvent s'appeler sottise et la folie s'appeler génie ?

Il disait :

*

Je suis content d'avoir vu cela. J'ai éprouvé pendant quelques minutes une sensation disparue !

Comme la terre devait être troublante autrefois, quand elle était si mystérieuse !

À mesure qu'on lève les voiles de l'inconnu, on dépeuple l'imagination des hommes. Vous ne trouvez pas, monsieur, que la nuit est bien vide et d'un noir bien vulgaire depuis qu'elle n'a plus d'apparitions.

On se dit : « Plus de fantastique, plus de croyances étranges, tout l'inexpliqué est explicable. Le surnaturel baisse comme un lac qu'un canal épuise ; la science, de jour en jour, recule les limites du merveilleux. »

Eh bien, moi, monsieur, j'appartiens à la vieille race, qui aime à croire. J'appartiens à la vieille race naïve accoutumée à ne pas comprendre, à ne pas chercher, à ne pas savoir, faite aux mystères environnants et qui se refuse à la simple et nette vérité.

Oui, monsieur, on a dépeuplé l'imagination en supprimant l'invisible. Notre terre m'apparaît aujourd'hui comme un monde abandonné, vide et nu. Les croyances sont parties qui la rendaient poétique.

Quand je sors la nuit, comme je voudrais frissonner de cette angoisse qui fait se signer les vieilles femmes le long des murs des cimetières et se sauver les derniers superstitieux devant les vapeurs étranges des marais et les fantasques feux follets ! Comme je voudrais croire à ce quelque chose de vague et de terrifiant qu'on s'imaginait sentir passer dans l'ombre.

Comme l'obscurité des soirs devait être sombre, terrible, autrefois, quand elle était pleine d'êtres fabuleux, inconnus, rôdeurs méchants, dont on ne pouvait deviner les formes, dont l'appréhension glaçait le cœur, dont la puissance occulte passait les bornes de notre pensée, et dont l'atteinte était inévitable ?

Avec le surnaturel, la vraie peur a disparu de la terre, car on n'a vraiment peur que de ce qu'on ne comprend pas. Les dangers visibles peuvent émouvoir, troubler, effrayer ! Qu'est cela auprès de la convulsion que donne à l'âme la pensée qu'on va rencontrer un spectre errant, qu'on va subir l'étreinte d'un mort, qu'on va voir accourir une de ces bêtes effroyables qu'inventa l'épouvante des hommes ? Les ténèbres me semblent claires depuis qu'elles ne sont plus hantées.

Et la preuve de cela, c'est que si nous nous trouvions seuls tout à coup dans ce bois, nous serions poursuivis par l'image des deux êtres singuliers qui viennent de nous apparaître dans l'éclair de leur foyer, bien plus que par l'appréhension d'un danger quelconque et réel.

*

Il répéta : « On n'a vraiment peur que de ce qu'on ne comprend pas. »

Et tout à coup un souvenir me vint, le souvenir d'une histoire que nous conta Tourgueneff, un dimanche, chez Gustave Flaubert.

L'a-t-il écrite quelque part, je n'en sais rien.

Personne plus que le grand romancier russe ne sut faire passer dans l'âme ce frisson de l'inconnu voilé, et, dans la demi-lumière d'un conte étrange, laisser entrevoir tout un monde de choses inquiétantes, incertaines, menaçantes.

Avec lui, on la sent bien, la peur vague de l'Invisible, la peur de l'inconnu qui est derrière le mur, derrière la porte, derrière la vie apparente. Avec lui, nous sommes brusquement traversés par des lumières douteuses qui éclairent seulement assez pour augmenter notre angoisse.

Il semble nous montrer parfois la signification de coïncidences bizarres, de rapprochements inattendus de circonstances en apparence fortuites, mais que guiderait une volonté cachée et sournoise. On croit sentir, avec lui, un fil imperceptible qui nous guide d'une façon mystérieuse à travers la vie, comme à travers un rêve nébuleux dont le sens nous échappe sans cesse.

Il n'entre point hardiment dans le surnaturel, comme Edgar Poe ou Hoffmann, il raconte des histoires simples où se mêle seulement quelque chose d'un peu vague et d'un peu troublant.

Il nous dit aussi, ce jour-là : « On n'a vraiment peur que de ce qu'on ne comprend point. »

Il était assis, ou plutôt affaissé dans un grand fauteuil, les bras pendants, les jambes allongées et molles, la tête toute blanche, noyé dans ce grand flot de barbe et de cheveux d'argent qui lui donnait l'aspect d'un Père éternel ou d'un Fleuve d'Ovide.

Il parlait lentement, avec une certaine paresse qui donnait du charme aux phrases et une certaine hésitation de la langue un peu lourde qui soulignait la justesse colorée des mots. Son œil pâle, grand ouvert, reflétait, comme un œil d'enfant, toutes les émotions de sa pensée.

Il nous raconta ceci :

Il chassait, étant jeune homme, dans une forêt de Russie. Il avait marché tout le jour et il arriva, vers la fin de l'après-midi, sur le bord d'une calme rivière.

Elle coulait sous les arbres, dans les arbres, pleine d'herbes flottantes, profonde, froide et claire.

Un besoin impérieux saisit le chasseur de se jeter dans cette eau transparente. Il se dévêtit et s'élança dans le courant. C'était un très grand et très fort garçon, vigoureux et hardi nageur.

Il se laissait flotter doucement, l'âme tranquille, frôlé par les herbes et les racines, heureux de sentir contre sa chair le glissement léger des lianes.

Tout à coup une main se posa sur son épaule.

Il se retourna d'une secousse et il aperçut un être effroyable qui le regardait avidement.

Cela ressemblait à une femme ou à une guenon. Elle avait une figure énorme, plissée, grimaçante et qui riait. Deux choses innommables, deux mamelles sans doute, flottaient devant elle, et des cheveux démesurés, mêlés, roussis par le soleil, entouraient son visage et flottaient sur son dos.

Tourgueneff se sentit traversé par la peur hideuse, la peur glaciale des choses surnaturelles. Sans réfléchir, sans songer, sans comprendre il se mit à nager éperdument vers la rive. Mais le monstre nageait plus vite encore et il lui touchait le cou, le dos, les jambes, avec des petits ricanements de joie. Le jeune homme, fou d'épouvante, toucha la berge, enfin, et s'élança de toute sa vitesse à travers le bois, sans même penser à retrouver ses habits et son fusil.

L'être effroyable le suivit, courant aussi vite que lui et grognant toujours.

Le fuyard, à bout de forces et perclus par la terreur, allait tomber, quand un enfant qui gardait des chèvres accourut, armé d'un fouet ; il se mit à frapper l'affreuse bête humaine, qui se sauva en poussant des cris de douleur. Et Tourgueneff la vit disparaître dans le feuillage, pareille à une femelle de gorille.

C'était une folle, qui vivait depuis plus de trente ans dans ce bois, de la charité des bergers, et qui passait la moitié de ses jours à nager dans la rivière.

Le grand écrivain russe ajouta : « Je n'ai jamais eu si peur de ma vie, parce que je n'ai pas compris ce que pouvait être ce monstre. »

Mon compagnon, à qui j'avais dit cette aventure, reprit :

*

Oui, on n'a peur que de ce qu'on ne comprend pas. On n'éprouve vraiment l'affreuse convulsion de l'âme, qui s'appelle l'épouvante, que lorsque se mêle à la peur un peu de la terreur superstitieuse des siècles passés. Moi, j'ai ressenti cette épouvante dans toute son horreur, et cela pour une chose si simple, si bête, que j'ose à peine la dire.

Je voyageais en Bretagne, tout seul, à pied. J'avais parcouru le Finistère, les landes désolées, les terres nues où ne pousse que l'ajonc, à côté des grandes pierres sacrées, des pierres hantées. J'avais visité la veille, la sinistre pointe du Raz, ce bout du vieux monde, où se battent éternellement deux océans : l'Atlantique et la Manche ; j'avais l'esprit plein de légendes, d'histoires lues ou racontées sur cette terre des croyances et des superstitions.

Et j'allais de Penmarch à Pont-l'Abbé, de nuit. Connaissez-vous Penmarch ? Un rivage plat, tout plat, tout bas, plus bas que la mer, semble-t-il. On la voit partout, menaçante et grise, cette mer pleine d'écueils baveux comme des bêtes furieuses.

J'avais dîné dans un cabaret de pêcheurs, et je marchais maintenant sur la route droite, entre deux landes. Il faisait très noir.

De temps en temps, une pierre druidique, pareille à un fantôme debout, semblait me regarder passer, et peu à peu entraînait en moi une appréhension vague ; de quoi ? Je n'en savais rien. Il est des soirs où l'on se croit frôlé par des esprits, où l'âme frissonne sans raison, où le cœur bat sous la crainte confuse de ce quelque chose d'invisible que je regrette, moi.

Elle me semblait longue, cette route, longue et vide interminablement.

Aucun bruit que le ronflement des flots, là-bas, derrière moi, et parfois ce bruit monotone et menaçant semblait tout près, si près, que je les croyais sur mes talons, courant par la plaine avec leur front d'écume, et que j'avais envie de me sauver, de fuir à toutes jambes devant eux.

Le vent, un vent bas soufflant par rafales, faisait siffler les ajoncs autour de moi. Et, bien que j'allasse très vite, j'avais froid dans les bras et dans les jambes : un vilain froid d'angoisse.

Oh ! comme j'aurais voulu rencontrer quelqu'un, Parler à quelqu'un ! Il faisait si noir que je distinguais à peine la route, maintenant.

Et tout à coup j'entendis devant moi, très loin, un roulement. Je pensai : « Tiens, une voiture. » Puis je n'entendis plus rien.

Au bout d'une minute, je perçus distinctement le même bruit, plus proche. Je ne voyais aucune lumière, cependant ; mais je me dis : « Ils n'ont pas de lanterne. Quoi d'étonnant dans ce pays sauvage. »

Le bruit s'arrêta encore, puis reprit. Il était trop grêle pour que ce fût une charrette ; et je n'entendais point d'ailleurs le trot du cheval, ce qui m'étonnait, car la nuit était calme.

Je cherchais : « Qu'est-ce que cela ? » Il approchait toujours ; et brusquement une crainte confuse, stupide, incompréhensible me saisit. — Qu'est-ce que cela ?

Il approchait très vite, très vite ! Certes, je n'entendais rien qu'une roue — aucun battement de fers ou de pieds —, rien. Qu'était-ce que cela ?

Il était tout près, tout près ; je me jetai dans un fossé par un mouvement de peur instinctive, et je vis passer contre moi une brouette, qui courait... toute seule, personne ne la poussant... Oui... une brouette... toute seule...

Mon cœur se mit à bondir si violemment que je m'affaissai sur l'herbe et j'écoutais le roulement de la roue qui s'éloignait, qui s'en allait vers la mer. Et je n'osais plus me lever, ni marcher, ni faire un mouvement ; car si elle était revenue, si elle m'avait poursuivi, je serais mort de terreur.

Je fus longtemps à me remettre, bien longtemps. Et je fis le reste du chemin avec une telle angoisse dans l'âme que le moindre bruit me coupait l'haleine.

Est-ce bête, dites ? Mais quelle peur !

En y réfléchissant, plus tard, j'ai compris ; un enfant, nu-pieds, la menait sans doute cette brouette ; et moi, j'ai cherché la tête d'un homme à la hauteur ordinaire !

Comprenez-vous cela... quand on a déjà dans l'esprit un frisson de surnaturel... une brouette qui court... toute seule... Quelle peur !

*

Il se tut une seconde, puis reprit :

« Tenez, monsieur, nous assistons à un spectacle curieux et terrible : cette invasion du *choléra* !

« Vous sentez le phénol dont ces wagons sont empoisonnés, c'est qu'il est là quelque part.

« Il faut voir Toulon en ce moment. Allez, on sent bien qu'il est là, Lui. Et ce n'est pas la peur d'une maladie qui affole ces gens. Le choléra c'est autre chose, c'est l'Invisible, c'est un fléau d'autrefois, des temps passés, une sorte d'Esprit malfaisant qui revient et qui nous étonne autant qu'il nous épouvante, car il appartient, semble-t-il, aux âges disparus.

« Les médecins me font rire avec leur microbe. Ce n'est pas un insecte qui terrifie les hommes au point de les faire sauter par les fenêtres ; c'est le *choléra*, l'être inexprimable et terrible venu du fond de l'Orient.

« Traversez Toulon, on danse dans les rues. Pourquoi danser en ces jours de mort ? On tire des feux d'artifices dans toute la campagne autour de la ville ; on allume des feux de joie ; des orchestres jouent des airs joyeux sur toutes les promenades publiques.

« Pourquoi cette folie ? C'est qu'il est là, c'est qu'on le brave, non pas le Microbe, mais le Choléra, et qu'on veut être crâne devant lui, comme auprès d'un ennemi caché qui vous guette. C'est pour lui qu'on danse, qu'on rit, qu'on crie, qu'on allume ces feux, qu'on joue ces valse, pour lui, l'Esprit qui tue, et qu'on sent partout présent, invisible, menaçant, comme un de ces anciens génies du mal que conjuraient les prêtres barbares... »

Guy de Maupassant : La peur.

Texte publié dans *Le Figaro* du 25 juillet 1884.

Il a également été repris dans *L'Écho de la semaine* du 31 août 1890.

Extrait du Journal d'Anne Franck (1942-1944)

« De toute évidence, le couple à la lampe de poche avait prévenu la police ; c'était le dimanche soir, le soir du jour de Pâques, le lendemain personne au bureau, donc personne ne pouvait rien faire avant mardi matin. Imagine-toi deux nuits et un jour à vivre dans l'angoisse ! Nous ne pensions à rien, restions assis là dans l'obscurité totale car Madame, de peur, avait complètement dévissé l'ampoule, les voix chuchotaient, à chaque craquement on entendait des « chut, chut ». Dix heures et demie, onze heures passèrent, pas un son, chacun leur tour, Papa et Van Daan vinrent nous voir. Puis à onze heures et quart, des bruits en bas. Chez nous, on entendait distinctement respirer toute la famille, pour le reste nous étions immobiles. Des pas dans la maison, dans le bureau privé, dans la cuisine, puis...dans notre escalier, tout le monde retenait son souffle, huit cœurs battaient à tout rompre, des pas dans notre escalier, puis des secousses à notre porte-bibliothèque.

Moment indescriptible : « Nous sommes perdus ! » dis-je, et je nous voyais tous les huit, emmenés la nuit même par la Gestapo.

Secousses à la porte-bibliothèque, à deux reprises, puis une boîte tomba, les pas s'éloignèrent, pour l'instant nous étions sauvés ! Un frisson nous parcourut tous, sans en distinguer la provenance j'entendis des claquements de dents, personne ne disait plus rien, nous sommes restés assis ainsi jusqu'à onze heures et demie. »



Sur l'eau, La Maison Tellier

Un soir, comme je revenais tout seul et assez fatigué, traînant péniblement mon gros bateau, un océan de douze pieds, dont je me servais toujours la nuit, je m'arrêtai quelques secondes pour reprendre haleine auprès de la pointe des roseaux, là-bas, deux cents mètres environ avant le pont du chemin de fer. Il faisait un temps magnifique ; la lune resplendissait, le fleuve brillait, l'air était calme et doux. Cette tranquillité me tenta ; je me dis qu'il ferait bien bon fumer une pipe en cet endroit. L'action suivit la pensée ; je saisis mon ancre et la jetai dans la rivière.

Le canot, qui redescendait avec le courant, fila sa chaîne jusqu'au bout, puis s'arrêta ; et je m'assis à l'arrière sur ma peau de mouton, aussi commodément qu'il me fut possible. On n'entendait rien, rien : parfois seulement, je croyais saisir un petit clapotement presque insensible de l'eau contre la rive, et j'apercevais des groupes de roseaux plus élevés qui prenaient des figures surprenantes et semblaient par moments s'agiter.

Le fleuve était parfaitement tranquille, mais je me sentis ému par le silence extraordinaire qui m'entourait. Toutes les bêtes, grenouilles et crapauds, ces chanteurs nocturnes des marécages, se taisaient. Soudain, à ma droite, contre moi, une grenouille coassa. Je tressaillis : elle se tut ; je n'entendis plus rien, et je résolus de fumer un peu pour me distraire. Cependant, quoique je fusse un culotteur de pipes renommé, je ne pus pas ; dès la seconde bouffée, le cœur me tourna et je cessai. Je me mis à chanter ; le son de ma voix m'était pénible ; alors, je m'étendis au fond du bateau et je regardai le ciel. Pendant quelque temps, je demeurai tranquille, mais bientôt les légers mouvements de la barque m'inquiétèrent. Il me sembla qu'elle faisait des embardées gigantesques, touchant tour à tour les deux berges du fleuve ; puis je crus qu'un être ou qu'une force invisible l'attirait doucement au fond de l'eau et la soulevait ensuite pour la laisser retomber. J'étais ballotté comme au milieu d'une tempête ; j'entendis des bruits autour de moi ; je me dressai d'un bond : l'eau brillait, tout était calme.

Je compris que j'avais les nerfs un peu ébranlés et je résolus de m'en aller. Je tirai sur ma chaîne ; le canot se mit en mouvement, puis je sentis une résistance, je tirai plus fort, l'ancre ne vint pas ; elle avait accroché quelque chose au fond de l'eau et je ne pouvais la soulever ; je recommençai à tirer, mais inutilement. Alors, avec mes avirons, je fis tourner mon bateau et je le portai en amont pour changer la position de l'ancre. Ce fut en vain, elle tenait toujours ; je fus pris de colère et je secouai la chaîne rageusement. Rien ne remua. Je m'assis découragé et je me mis à réfléchir sur ma position. Je ne pouvais songer à casser cette chaîne ni à la séparer de l'embarcation, car elle était énorme et rivée à l'avant dans un morceau de bois plus gros que mon bras ; mais comme le temps demeurait fort beau, je pensai que je ne tarderais point, sans doute, à rencontrer quelque pêcheur qui viendrait à mon secours. Ma mésaventure m'avait calmé ; je m'assis et je pus enfin fumer ma pipe. Je possédais une bouteille de rhum, j'en bus deux ou trois verres, et ma situation me fit rire. Il faisait très chaud, de sorte qu'à la rigueur je pouvais, sans grand mal, passer la nuit à la belle étoile.

Soudain, un petit coup sonna contre mon bordage. Je fis un soubresaut, et une sueur froide me glaça des pieds à la tête. Ce bruit venait sans doute de quelque bout de bois entraîné par le courant, mais cela avait suffi et je me sentis envahi de nouveau par une étrange agitation nerveuse. Je saisis ma chaîne et je me raidis dans un effort désespéré. L'ancre tint bon. Je me rassis épuisé.

Cependant, la rivière s'était peu à peu couverte d'un brouillard blanc très épais qui rampait sur l'eau fort bas, de sorte que, en me dressant debout, je ne voyais plus le fleuve, ni mes pieds, ni mon bateau, mais j'apercevais seulement les pointes des roseaux, puis, plus loin, la plaine toute pâle de la lumière de la lune, avec de grandes taches noires qui montaient dans le ciel, formées par des groupes de peupliers d'Italie. J'étais comme enseveli jusqu'à la ceinture dans une nappe de coton d'une

blancheur singulière, et il me venait des imaginations fantastiques. Je me figurais qu'on essayait de monter dans ma barque que je ne pouvais plus distinguer, et que la rivière, cachée par ce brouillard opaque, devait être pleine d'êtres étranges qui nageaient autour de moi. J'éprouvais un malaise horrible, j'avais les tempes serrées, mon cœur battait à m'étouffer ; et, perdant la tête, je pensais à me sauver à la nage ; puis aussitôt cette idée me fit frissonner d'épouvante. Je me vis, perdu, allant à l'aventure dans cette brume épaisse, me débattant au milieu des herbes et des roseaux que je ne pourrais éviter, râlant de peur, ne voyant pas la berge, ne retrouvant plus mon bateau, et il me semblait que je me sentirais tiré par les pieds tout au fond de cette eau noire.

En effet, comme il m'eût fallu remonter le courant au moins pendant cinq cents mètres avant de trouver un point libre d'herbes et de joncs où je pusse prendre pied, il y avait pour moi neuf chances sur dix de ne pouvoir me diriger dans ce brouillard et de me noyer, quelque bon nageur que je fusse.

J'essayai de me raisonner. Je me sentais la volonté bien ferme de ne point avoir peur, mais il y avait en moi autre chose que ma volonté, et cette autre chose avait peur. Je me demandai ce que je pouvais redouter ; mon moi brave railla mon moi poltron, et jamais aussi bien que ce jour-là je ne saisis l'opposition des deux êtres qui sont en nous, l'un voulant, l'autre résistant, et chacun l'emportant tour à tour.

Cet effroi bête et inexplicable grandissait toujours et devenait de la terreur. Je demeurais immobile, les yeux ouverts, l'oreille tendue et attendant. Quoi ? Je n'en savais rien, mais ce devait être terrible.

Guy de Maupassant Éditions Victor Havard, 1881



Lecture musicale

L'Invité de Dracula (Dracula's Guest)



L'invité de Dracula. Bram Stoker

L'Invité de Dracula (Dracula's Guest) est une nouvelle fantastique britannique de Bram Stoker écrite en 1897 et publiée en 1914, soit dix-sept ans après la parution de Dracula dont elle devait originellement servir de premier chapitre. Elle raconte la première rencontre de Jonathan Harker avec le surnaturel, peu avant de se rendre au château du comte Dracula.